

Les noeuds de l'amour

Elena SORMANO

(119)Le thème de l'amour court tout au long du séminaire, à partir de deux points centraux : le nouage des trois registres – Réel, Symbolique, Imaginaire – et la façon dont Lacan aborde la logique modale.

Dès le premier séminaire sur *Les écrits techniques* Lacan avait distingué deux formes d'amour. La première est la *Verliebtheit*, passion imaginaire essentiellement narcissique, recherche de l'unité perçue d'une façon illusoire dans le miroir de l'autre : Werter, qui rencontre Charlotte qui tient dans ses bras un enfant et tombe amoureux d'elle, nous montre comment, quand l'objet coïncide avec l'image fondamentale que nous portons en nous ou en est une variante assez proche, il ne peut que se produire l'amour. Cette forme est liée à un manque originel, structural, qu'en vain on aura l'illusion de combler, du fait que la saturation de l'image ne peut être que momentanée ; c'est bien cela qui en même temps cause l'amour et en constitue tout le drame.

La deuxième forme d'amour est celle où la relation objectale dépasse ce plan narcissique, et cette transcendance est impossible sur le plan imaginaire, elle ne peut se produire que sur un plan essentiellement symbolique. Cette forme d'amour est essentiellement discursive : ce qu'elle vise est une parole qui pourrait dire tout le vrai, qui pourrait dire ce qui (120)fonde la spécificité du sujet, c'est-à-dire l'objet cause de son désir. Cette forme aussi aboutit à la béance propre du sujet, béance qui, du côté de la parole, est l'impossibilité de dire tout le vrai.

Dans ces deux formes donc, le troisième registre, celui du Réel, de l'impossible, était sous-tendu, quoiqu'il n'était pas encore pleinement articulé.

Dans ce séminaire Lacan l'introduit explicitement : en considérant les deux formes d'amour comme les deux faces du même phénomène, il dit que l'amour est ce nouage particulier dans lequel l'Imaginaire est le moyen entre le Symbolique et le Réel, compte tenu, ajoute-il, que « je donne toujours ce sens sommaire de la mort au Réel, comme constituant le noyau, et au Symbolique ce qu'il nous révèle par son usage dans la parole et spécialement dans la parole d'amour (...) supporter la jouissance ». Mais il ajoute que « si l'amour devient vraiment le moyen par quoi la mort s'unit à la jouissance, l'homme à la femme, l'être au savoir », il devient aussi ce qui peut les dénouer l'un de l'autre – c'est bien la fonction du moyen – et il a donc toutes les chances d'être « un pur ratage »...

Comment pouvons-nous entendre tout cela ? Il me semble que nous pouvons essayer d'en saisir quelque chose à partir de deux éléments sur lesquels Lacan lui-même attire notre attention.

Premièrement, il nous rappelle que si l'amour est passionnant, il n'est pourtant pas une passion, il n'est pas passif, il est un jeu dans lequel on n'est actif qu'à partir des règles. Mais c'est bien là sa difficulté, parce que la règle est justement ce qui nous manque ; on a toujours été, à ce propos, dans une profonde ignorance, c'est-à-dire qu'on joue un jeu dont on ne connaît pas les règles, jeu qui est guidé par ce savoir inconscient dont nous ne voulons rien savoir parce que nous ne voulons pas prendre en compte l'impossible du rapport sexuel. Nous cultivons donc l'illusion, propre à l'amour, de pouvoir nous maintenir dans les seuls registres de l'Imaginaire et du Symbolique, de pouvoir ne pas être dupes du Réel, de l'impossible. C'est bien ce que démontre l'amour courtois, qui est « une façon absolument raffinée, nous dit-il dans *Encore*, de suppléer à l'absence du rapport sexuel, en feignant que c'est nous qui lui faisons obstacle. C'est vraiment la chose la plus formidable que l'on ait jamais trouvée ».

(121) Déjà dans le séminaire sur *L'angoisse* Lacan avait souligné que « l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir », spécifiant qu'on ne voit pas pourquoi, si le Réel est toujours sous-tendu, « la jouissance la plus efficace ne pourrait pas être atteinte par les voies même du malentendu », de l'illusion. S'il est vrai en effet que la cause du désir est l'objet a toujours défaillant et si donc une béance fondamentale sépare le désir de la jouissance, il est pourtant vrai que dans l'amour le désir est suspendu à $i(a)$, à cette image qui masque, qui méconnaît le manque de a . S'il est vrai, nous dit-il dans *Encore*, que l'amour aspire à l'être, il est pourtant vrai qu'il s'adresse au semblant d'être, à l'être supposé à cet objet qu'est a , c'est-à-dire à cette image qui

habille, qui enveloppe l'objet a. S'il est vrai – dit-il dans *Les non-dupes errent* – que nous parlons métaphoriquement des noeuds de l'amour, ce qui semblerait faire allusion à l'entrelacement des trois registres, il est pourtant vrai que ce qu'on adore dans l'être aimée c'est le profil, la projection, la silhouette, on n'adore jamais rien de plus. « Quand nous serrons, comme ça, quelqu'un contre nous (...) est-ce que ces noeuds, nous en sommes enfin si rassurés ? Nous en restons pour l'adoration, n'est-ce pas ? les deux dimensions (jolies, jolies). »

Et, pouvons-nous ajouter, cette image, cette silhouette est construite et modelée par le discours, étroitement liée à lui dans la mesure où image et discours se soutiennent réciproquement. D'un côté en effet, « le discours amoureux – j'emprunte les mots à Roland Barthes (*Fragments d'un discours amoureux*) – est une enveloppe lisse qui adhère à l'image, un gant très souple autour de l'être aimé. C'est un discours dévoué, bien-pensant. Quand l'image s'altère, l'enveloppe de dévotion se déchire ; une secousse vient bouleverser mon propre langage. Ayant entendu une phrase qui le blesse, Werter voit tout d'un coup Charlotte sous les vêtements d'une commère et l'inclut dans le groupe des amies avec lesquelles elle est en train de papoter (elle n'est plus l'autre, mais un autre entre les autres), et à ce point là il dit "mes femmelettes". Un blasphème vient tout à coup aux lèvres du sujet, vient insolemment briser la félicité de l'amoureux ; celui-ci est possédé par un démon qui parle à travers sa bouche, bouche par laquelle, comme dans les contes de fée, sortent non plus des fleurs mais des crapauds. Horrible reflux de l'image. » Et, d'autre part, l'amour a besoin de se déclamer, d'imprimer partout, comme le fait le Cherubino de (122)Mozart, les traces des images qu'il construit : « *All'acqua, all'ombra, ai monti, ai fiori, all'erbe, ai fonti, all'eco, all'aria, i venti (...)* e se non ho chi m'oda, parlo d'amor con me » (à l'eau, à l'ombre, aux monts, aux fleurs, aux herbes, aux sources, à l'écho, à l'air, aux vents (...)) et s'il n'y a personne qui m'entend, je parle d'amour à moi-même). Dans cette déclamation nous pourrions dire que le désir est joui, que la jouissance parle. Cet étroit entrelacement entre Imaginaire et Symbolique dans le discours amoureux est pourtant bien exemplifié par ce qui peut être considéré la parole par excellence de ce discours : *je t'aime*. Le *je t'aime*, pourrions-nous dire avec Lacan (*Les écrits techniques*), est une holophrase, à savoir un dire qui s'accroche à une situation-limite où le sujet est suspendu à un rapport en miroir à l'autre, une expression non décomposable qui se rapporte à une situation prise dans son ensemble, qui se situe à l'intérieur d'un regard réciproque et qui reste à la limite extrême de la syntaxe, sans périphrases, tautologique : *je t'aime* veut dire *je t'aime*.

Nous sommes là face à l'illusion de pouvoir annuler le manque, de pouvoir désavouer le Réel : l'amour est ce qui bouche le trou du Réel. Le chiffre de cet amour, nous rappelle Lacan, est le 2, pour autant qu'il vise à ignorer que c'est seulement du fait que nous comptons 3 que nous

pouvons compter 2 : on s'illusionne, on pense qu'il est question de deux moitiés qui peuvent se rejoindre pour faire Un, mais cet Un a affaire au registre du moi, de l'imaginaire, dans la mesure où les deux moitiés feraient une « moitié ».

Deuxièmement, l'amour est le royaume de la contingence, mais il cultive l'illusion de la nécessité.

Lacan s'arrête longtemps pour illustrer « la portée d'une certaine façon dont je fraye la logique modale ». Essayons donc de saisir comment ces modalités s'entrelacent dans l'amour.

L'impossible est ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, c'est à dire le rapport sexuel : en effet « cette fonction qui ferait le rapport, cette fonction de l'homme par rapport à la femme, cette fonction de la femme par rapport à l'homme, il n'en existe pas qui puisse s'écrire ».

Et c'est bien pour autant que le rapport sexuel ne cesse pas de ne pas s'écrire, qu'il y a quelque chose qui *ne cesse de s'écrire*, c'est-à-dire qui est (123)*nécessaire* : ce quelque chose est le non-sens propre à l'inconscient : « (...) le sens est en somme assez court. Ce n'est pas trente six sens qu'on découvre au bout-du-bout de l'inconscient : c'est le sens sexuel. C'est-à-dire très précisément le sens non-sens ». Lacan reprend et souligne tout au long du séminaire, que le sens non-sens est sexuel justement parce qu'il vient se substituer au rapport sexuel qui manque, il ne réfléchit pas le sexuel mais il y supplée. « Ce qui ne cesse pas de s'écrire, le nécessaire, c'est cela même qui nécessite la rencontre de l'impossible, à savoir ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ». C'est pour ça que l'inconscient n'est pas harmonique : « Cet inconscient, par rapport à ce qui couplerait si bien le moi au monde, le corps à ce qui l'entoure, ce qui l'ordonnerait sous cette sorte de rapport qu'on s'obstine à vouloir considérer comme naturel, c'est que par rapport à lui, cet inconscient se présente comme essentiellement différent de cette harmonie. Disons le mot : dysharmonique » ; cet inconscient dans l'être parlant est « comme un chancre, pas comme une profondeur, comme un chancre ».

Le sens non-sens est ce qui vient faire limite à ce chiffrage dont le langage consiste (« c'est la métaphore, c'est la métonymie et puis c'est toutes sortes de petites manipulations, comme ça, qui étendent la chose dans l'imaginaire », précise Lacan) et qui « est fait pour la jouissance. A savoir que les choses sont faites pour que dans le chiffrage on y gagne ce quelque chose qui est l'essentiel du processus primaire, à savoir un *Lustgewinn*, le plus-de-jouir (...) le langage est fait comme ça, il est là à la place du sens (...) le langage comme tel bouche l'accès, l'accès de l'être parlant à quelque chose qui se présente justement comme ce qui à un moment a affaire au Réel ».

« Alors, ajoute-il, il s'agit de savoir comment, tout de même, ça

fonctionne, à savoir que, tout de même, ça baise là-dedans ». Si quelque chose peut fonctionner c'est parce que ces modes sont précaires, et l'amour constitue justement un bon test de cette précarité.

« C'est un fait ... que le mot existe ; et c'est en quoi la chose, la chose amour, est à concevoir comme *possible* ». Le langage en effet est l'effacement au moins relatif de ce sens non-sens (c'est ce que l'expérience psychanalytique nous enseigne), à savoir est ce qui fait que ce sens puisse *cesser de s'écrire*. « Car la langue, c'est ça. Et c'est même là le sens à donner (124) à ce qui cesse de s'écrire. Ce serait le sens même des mots qui dans ce cas se suspend. C'est en quoi le mode du possible en émerge » : c'est en cessant d'écrire le sens sexuel de la chose qu'on la rend possible, c'est-à-dire pour autant qu'on cesse de l'écrire.

C'est bien parce que nous parlons que nous rendons possible cet amour qui « se réfère d'abord à l'événement. A ces choses qui arrivent quand un homme rencontre une femme » ; l'amour, en tant qu'événement, n'est rien de plus qu'un dire, un dire qui suspend un instant le non-sens qui insiste dans l'inconscient et sur lequel pourtant il se soutient : pour le sujet amoureux, en effet, tout ce qui se passe est riche de signifié, « il donne sens toujours, partout, à propos de rien, et c'est justement le sens qui le fait frémir : il est dans le brasier du sens », comme nous le dit R. Barthes. Comment ne pas entendre ici l'écho de ce que Lacan affirme dans *Encore*, c'est-à-dire que quand on aime il ne s'agit pas de sexe, et que parler d'amour est en soi une jouissance ? Et dans le séminaire *Les non-dupes errent*, il insiste sur le fait que, par rapport à cette affaire qui fonctionne par hasard, qu'on poursuit sous le nom d'amour, la jouissance, elle, ne manque pas, il y en a des tas, et ce n'est pas une jouissance quelconque, mais une jouissance dite phallique, une jouissance privilégiée, « sémiotique », liée au signifiant, pour autant que le signifiant est le substitut de l'impossible rapport sexuel.

C'est tout le paradoxe de l'amour il se soutient sur l'impossible du rapport sexuel et sur le fait que forcément ça comporte le non-sens de l'inconscient. « Il est porté à l'existence, cet amour, par l'impossible du lien sexuel avec l'objet, l'objet quelle qu'en soit l'origine, l'objet de cette impossibilité. Il y faut, si je puis dire, cette racine d'impossible ». Et cependant il donne au sujet l'illusion de pouvoir inventer un truc pour combler le trou dans le Réel. Tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients et son dire a affaire non à la connaissance (même si on le schématise dans la métaphore du savoir : celui à qui on a affaire dans l'amour on le connaît), mais à la vérité, qui appartient à la *dimension* du dire. Et s'il est vrai que l'accès au Réel ne peut advenir que par la voie de la vérité, pour autant que « le savoir inconscient coule dans la rainure du dire vrai », néanmoins « la vérité ne peut que se mi-dire ... elle se dit rien que par le mi- (...) Disons le mot, elle est mi-métique, elle est de(125) l'imaginaire » ; et dans l'amour il s'agit de la vérité « en tant qu'elle ne peut être dite du sujet, en tant que

ce qui est supposé, que ce qui est supposé pouvoir être connu du partenaire sexuel. L'amour, c'est ces deux mi-dire qui ne se recouvrent pas. Et c'est ce qui en fait le caractère fatal. C'est la division irrémédiable (...) c'est non seulement irrémédiable, mais sans aucune médiation. C'est la connexité entre deux savoirs en tant qu'ils sont irrémédiablement distincts ».

Et justement à travers ce dire « on arrive à frayer la voie vers quelque chose dont ce n'est que du tout à fait contingent que quelque fois et par erreur, ça cesse de ne pas s'écrire, comme je définis le *contingent*, à savoir que ça mène, entre deux sujets, à établir quelque chose qui a l'air de s'écrire comme ça : d'où l'importance que je donne à ce que j'ai dit de la lettre d'(a)mur ». Cette lettre qui met en scène l'absence (comme si l'objet cause de désir n'était pas toujours absent, comme si nous n'en étions pas toujours divisés par un mur infranchissable) et à la fois crée l'illusion de la présence (l'autre est là, ne serait-il qu'en tant que locuteur, puisque je m'adresse à lui). Cette lettre où ce qui compte ce n'est pas tellement ce qu'on dit, mais qu'on dise (« "Pourquoi ai-je fait de nouveau recours à l'écriture ?" "Chérie, on ne doit pas poser une question si précise." "Parce qu'en vérité je n'ai rien à te dire." "Tes mains aimées recevront pourtant ce billet" », écrit Goethe à sa bien-aimée), et qui pour ça attend toujours sa réponse, intime implicitement à l'autre de répondre : elle est un petit a, un objet métonymique du désir, et à la fois elle ne constitue qu'un petit tas d'habitudes, pas beaucoup plus que ça.

Dans l'amour « il n'y a que la rencontre, nous dit Lacan dans *Encore*, la rencontre dans le partenaire des symptômes, des affects, de tout ce qui en chacun marque la trace de son exil, non en tant que sujet mais en tant qu'être parlant, de son exil du rapport sexuel. N'est-ce pas peut-être dire que c'est seulement grâce à l'affect qui résulte de cette béance que quelque chose se rencontre qui peut varier infiniment quant au savoir mais qui, un instant, donne l'illusion que le rapport sexuel cesse de ne pas s'écrire ? illusion que quelque chose non seulement s'articule mais s'inscrive, s'inscrive dans le destin de chacun, en quoi pour un instant, un instant de suspension, ce qui serait le rapport sexuel trouve dans l'être parlant sa propre trace et sa propre voie de mirage. Tout amour, ne subsistant que (126) dans le *cesse de ne pas s'écrire*, tend à faire passer la négation au *ne cesse pas de s'écrire*, ne cesse pas, ne va pas cesser. Tel est le substitut qui, par la voie de l'existence non pas du rapport sexuel mais de l'inconscient qui en diffère, fait le destin et aussi le drame de l'amour ». Et dans *Les non-dupes errent* Lacan reprend ce concept : « Une fois arrivée, la chose, l'amour, il est évident que c'est à partir de là qu'elle s'imagine nécessaire ».

Donc l'amour est mis à l'épreuve par le Réel, l'impossible. A la fin du séminaire *Encore* Lacan parle du « courage par rapport à ce destin fatal », en se demandant « s'il s'agit vraiment du courage ou des voies

d'une reconnaissance ». C'est peut-être le courage d'accepter que l'amour n'est pas ce qui annulerait tout manque, qui boucherait tout trou (cela, nous dit Lacan, est l'amour au sens commun, l'amour tel qu'on l'imagine), mais quelque chose de toujours précaire, de jamais assuré, une déchirure ouverte au coeur de l'impossible, au coeur de cette faille « par où s'abîme, si l'on peut dire, tout ce qui s'ordonne de l'amour ».

C'est, peut-être, le courage qui permet à Hannah Arendt de maintenir vif pendant toute sa vie l'amour pour Heidegger, en reconnaissant être prise dans quelque chose qui va au-delà de toute logique, au-delà de l'admiration pour son maître, au-delà du tribut qu'elle rend à la pensée de celui-ci : « Comme toujours, écrit-elle dans une lettre de 1929, il n'y avait rien que je puisse faire si ce n'est laisser les choses se passer comme elles se passent, et attendre, attendre, attendre » ; et, en 1955 : « La vérité est que je suis au point même où j'étais il y a trente ans et je ne sais pour quelle raison je ne peux pas changer les choses. Lis : je suis en train de suivre la même logique que celle par où tout a commencé ».

Nous avons avec ces paroles toute la longue histoire de son rapport à Heidegger, qui débute en 1924, quand, âgée de 18 ans, elle commence à fréquenter les leçons du philosophe et qui se conclue seulement par la mort, en 1975. Histoire qui amène la juive Arendt à rester fidèle à Heidegger même quand en 1933 il adhère au parti national-socialiste et quand, devenu recteur de l'Université de Freiburg, il assume une attitude explicitement anti-juive par rapport aux collègues et aux étudiants. Bien qu'elle ne croie pas aux démentis et aux justifications qu'après la guerre il essaie de donner à son action, soutenant être victime d'une conjuration (« Il ment évidemment toujours et sur tout et chaque fois qu'il peut », écrit-elle (127) dans une lettre en 1955) et bien qu'elle se sente souvent tenue à distance (il interrompt plusieurs fois leur histoire quand il la ressentait comme un obstacle à son rapport à sa femme ou à sa propre position à l'Université), néanmoins elle ne se soustrait pas à l'amour qu'elle éprouve pour lui et en accepte toutes les contradictions. En 1960, à l'occasion de la traduction en allemand du livre *Vita activa*, elle écrit au philosophe : « Tu remarqueras que le livre n'a aucune dédicace. Si les rapports entre nous n'avaient pas été malheureux – j'entends *entre*, ce qui ne signifie ni toi ni moi – je t'aurais demandé si je pouvais te le dédier (...) Vu comme les choses se sont passées, ça m'a paru impossible » ; et sur un papier à part elle écrit ces vers, qu'elle ne lui enverra jamais :

« Ce livre n'a pas de dédicace.
Comment pourrais-je te le dédier
mon ami sûr,
à qui je suis restée fidèle
et infidèle, et toujours dans l'amour. »

De quelle règle du jeu Hannah a-t-elle pu soutenir son amour ? Peut-être sur l'acceptation du fait qu'elle était prise, prise dans quelque chose dont elle ne connaissait pas les règles, peut-être sur la reconnaissance, comme elle le dit elle-même dans la lettre tout à l'heure citée, d'un impossible. Lacan nous dit : « Si l'amour, devenant un jeu dont on sait les règles ... s'il fonctionnait à conjoindre la jouissance du Réel avec le Réel de la jouissance, est-ce que ce ne serait pas là quelque chose qui vaudrait le jeu ? »

Le Réel de la jouissance me semble être le fait que la jouissance est toujours *inter-dite*, pour autant qu'elle est faite de l'étoffe même du langage, elle est liée au signifiant, au manque-à-être, elle est recherche d'un sens (*j'ouis sens*) impossible, dans la mesure où le Réel n'a pas de sens et le langage fait bord justement à ceci (Hannah aime sans chercher à donner à tout prix sens à son amour). La jouissance du Réel – « si le Réel est ce que je dis, à savoir pour commencer le nombre trois » – me semble être la jouissance de cette écriture dont le noeud, c'est-à-dire la structure, consiste ; donc c'est la jouissance de la lettre, enracinée dans ce savoir inconscient qui insiste sans que l'on en sache rien (« Pour quelle raison je ne réussis pas à changer les choses ? », écrit Hannah).

(128) Conjoindre le Réel de la jouissance avec la jouissance du Réel c'est donc conjoindre deux impossibles. Ça signifie prendre en compte le fait que, comme nous le suggère Lacan en se référant à la logique de Boole, l'Un duquel surgit la jouissance n'est pas un univers, il y a quelque chose qui toujours lui échappe, qui ek-siste, et ce quelque chose est le plus-de-jouir, est l'objet petit a : « Est-ce que ce n'est pas le propre de ce qui, à l'univers, ek-siste, que de s'y ajouter ? C'est proprement ce que nous faisons tous les jours, et justement ce que je désigne d'un plus à le supporter de l'objet petit a ».